

Sept brèves remarques concernant mon long compagnonnage avec John Cowper Powys

... j'incline à penser que les deux grands courants électriques de ma vie, ceux qui ont acquis de plus en plus de force sous tous les changements et les hasards des circonstances, ont eu leur source, le premier dans la découverte progressive et l'affirmation progressive de mon identité la plus intime, opération double qui s'est poursuivie jusqu'à ce que ma personnalité puisse couler comme l'eau et se pétrifier comme une pierre; et le second dans le procédé magique qui me permet de me perdre dans la continuité des générations humaines.¹

Autobiographie

ON S'EN SOUVIENT sûrement: lorsqu'on demande à Saint Augustin de définir ce qu'est Dieu pour lui, il répond: "Je le sais très bien, mais maintenant que vous me le demandez, je ne le sais plus!" Lorsque Jacqueline Peltier m'a demandé d'écrire sur celui que je considère à la fois comme mon modèle littéraire, mon maître spirituel et comme le plus grand écrivain occidental du XXème siècle, j'ai été saisi du même désarroi: je ne savais comment m'y prendre. Comment parvenir, en effet, à exprimer, sans la trahir et sans en omettre l'essentiel, ce que représentait pour moi une œuvre qui n'avait cessé de me hanter depuis près de cinquante ans? Cela me parut comme une gageure insurmontable et je fus près de renoncer; après réflexion, je décidai que le mieux était de rassembler, à l'aide de mes précieux carnets de notes, quelques remarques dans l'ordre—ou plutôt le relatif désordre—où elles se présentaient à mon esprit.

J'ai aussi pensé que devant l'immensité et la richesse protéiforme (un mot que JCP affectionnait tout particulièrement) de cette œuvre magistrale, l'éclairage singulier d'un lecteur attentif et studieux, comme je crois l'avoir été, ne pouvait que renforcer son pouvoir d'enchantement.

¹ *Autobiographie*, Gallimard, 1965, tr. M. Canavaggia, p.588.

I

Je me souviens avec émotion de cette journée du milieu des années soixante où, dans une maison campagnarde déserte, au creux d'un vieux fauteuil délabré, et par un jour de vent et de pluie tenace—circonstances merveilleusement propices à la lecture—je découvris John Cowper Powys. Plongé dans les premières pages de *Wolf Solent*, j'eus l'impression que mon existence, qui peinait encore à trouver son chemin au sortir de l'adolescence, trouvait soudain sa voie. Oui, non seulement c'était ainsi que j'avais toujours intuitivement ressenti la vie (à savoir en défiance des diverses conceptualisations, rationalisantes ou mystiques dont on m'avait abreuvé à l'école et au catéchisme), mais encore il était évident que seule cette vision—paradoxalement minimaliste et grandiose—lui conférait cette immanence poétique que je recherchais alors et que Powys, s'inspirant à la fois de Goethe et de Wordsworth, résumait dans ces deux formules jumelles: "Le sens de la vie est la vie elle-même" et "Le plaisir qu'il y a dans la vie même".

Poursuivant ma lecture dans une sorte de demi-transe, j'étais parvenu à la page 19, à l'instant où Wolf, repensant à sa vie, se dit:

"Peut-être n'ai-je jamais connu la réalité de la même façon que les autres hommes. Ma vie a été industrielle, monotone, patiente. J'ai porté mon faix comme un chameau. Et si j'en ai été capable, c'est que cela n'était pas vraiment ma vie. Ma 'mythologie' a été ma vraie vie."²

Curieusement—mystère de la communication établie entre les êtres par la grande littérature—bien que pour ma part je n'eusse jamais vécu une telle vie, monotone, industrielle et pesante, je ressentais pourtant avec force la justesse de cette assertion selon laquelle la vraie vie des âmes sensibles résidait dans ce que Powys nommait leur "mythologie personnelle"—notion que je devais par la suite découvrir comme étant centrale à l'ontologie powysienne et à laquelle il donne cette autre appellation plus éclairante encore: "l'illusion vitale".

Cependant, le pressentiment de m'être enfin engagé sur le bon chemin et de m'y sentir fermement guidé se mua en certitude lorsque, au deuxième chapitre du livre, je tombai sur la première entrevue de Wolf avec Selena Gault, l'ancienne amie de son père. Cette confirmation se présenta sous les dehors d'une description apparemment anodine, mais qui pour moi signait l'évidence du génie littéraire.

Wolf, assis sur le canapé du salon, attend l'apparition de son hôtesse, Miss Gault. Soudain la porte s'entrouvre doucement et silencieusement. Wolf se lève pour aller au devant de son hôtesse et se retrouve face à trois chats qui s'avancent "d'une allure grave et circonspecte jusqu'au milieu de la pièce." Wolf tente alors un salut maladroit adressé à ces augustes personnages, mais ceux-ci, indifférents et hautains, se roulent en boule sur trois chaises et fixent de leurs yeux mi-clos la porte qu'ils viennent de franchir. A ce moment vient la remarque décisive: "Il eut l'impression d'être chez le marquis de Carabas et d'avoir devant lui trois chambellans." Le génie entier de Powys s'y résume déjà: l'allusion littéraire au Chat Botté d'une justesse éminemment fantasque, le rendu de la poésie atmosphérique du moment et, surtout, l'attention aux plus petits détails de l'existence. Pour le dire autrement, je découvrais que Powys notait les événements minimes—synchroniques—qui ne manquent jamais de se produire dans l'existence réelle et que, en dépit du fait que nous sentons tous qu'ils

² *Wolf Solent*, tr. S. Nétillard, Gallimard, 1967, pp.18-19.

répondent à une nécessité inéluctable et mystérieuse, nous ne cessons de négliger ordinairement—à fortiori, ajouterai-je, les romanciers mineurs qui paraissent carrément les ignorer. Or il me semble que c'est la marque des grands auteurs que de ne jamais oublier le multiple fourmillement de petits faits adventices qui environnent n'importe quelle scène et lui confèrent son poids de réalisme au sein de la fiction.

II

Vers la fin de *Wolf Solent*³ le protagoniste principal, comme presque toujours alter ego de l'auteur lui-même, est en train de déjeuner dans une auberge campagnarde, en compagnie d'un groupe d'amis. Or, au moment même où il se laisse gagner par l'extase provoquée par l'odeur exquise des jacinthes du jardin entrée par la fenêtre ouverte, il est interrompu par le bruit "pareil au battement des ailes cuirassées d'un démon"⁴ du moteur d'un avion apparu dans le ciel. Ses compagnons commencent alors à dresser le panégyrique de la technologie moderne porteuse, n'est-ce pas, de tant d'espoirs merveilleux!... Wolf, cependant, ne l'entend pas de cette oreille et "[il] commençait à avoir l'impression de se trouver, échoué et solitaire, sur une haute plate-forme exposée où des milliers de moteurs d'avions le huaient et l'apostrophaient. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il lui semblait chercher en vain à fuir vers les silences terrestres. Mais il n'y avait plus d'issues possibles! Il était étrillé, ratissé, drainé de toute sève! Il était désormais destiné à gémir et à grincer dans le vent de la vitesse des autres."

La conversation se détourne alors du sujet. Mais un peu plus tard alors qu'il est dans la librairie de M. Malakite, un nouvel avion vient vrombir dans le ciel et cette fois-ci c'est la fille du libraire, Christie, son amoureuse, avec qui il s'est toujours senti en grande complicité spirituelle, qui entonne les louanges de l'appareil fabuleux et, partant, du monde nouveau qu'il est censé engendrer. Alors qu'elle lève la tête pour mieux apercevoir l'engin, Wolf, lui, garde les yeux obstinément fixés sur le ruban de velours qui encercle la taille de la jeune fille désirable, tout en grommelant: "Que le diable emporte ces machines! Le monde ne sera plus jamais comme avant." De fait, Christie, à l'instar de ses autres amis paraît transcendée par l'apparition de l'appareil; une lumière—que l'on devine quasi mystique—illumine son regard. Wolf pense alors: "Ils étaient tous contre lui, maintenant!... Tous, tous, tous! Ces démons ensorcelaient tous ses amis. Les Puissances de l'air! Non! Jamais il ne s'y soumettrait! Tant qu'un seul brin d'herbe pousserait sur la terre, il ne s'y soumettrait pas!"

Cet acte de résistance solitaire, ce courage réfractaire à l'attrait inconséquent et irréfléchi du modernisme à tous crins, ce scepticisme de première heure vis-à-vis de "la foi fanatique en la religion du progrès", m'a fait comprendre à quel point JCP, en sus d'être un très grand romancier, était aussi un profond penseur, car bien rares à cette époque (à part peut-être Tolstoï et, un peu plus tard, Bernanos) furent ceux qui surent anticiper ainsi les ravages ultérieurs de cette mécanisation à outrance dont nous devons désormais subir le déchaînement exponentiel. Non seulement sommes-nous aujourd'hui, à l'instar de Wolf, étrillés, ratissés, drainés de toute sève, mais en outre, nous sommes privés du refuge des parcimonieux "silences terrestres", eux-mêmes sans cesse rejoints, où qu'ils soient, par le vacarme des engins motorisés.

³ *Wolf Solent*, p.594.

⁴ Toutes les citations de cette section proviennent de *Wolf Solent*, pp.594-98.

III

C'est un fait que je ne puis m'aventurer sur les sentiers, parmi les bois et les collines qui environnent ma demeure ici, aux portes du Morvan—ce que je fais pratiquement chaque jour et par tous les temps—sans avoir le sentiment d'être accompagné par le fantôme murmurant de John Cowper (et parfois aussi par celui de Phyllis, sa fidèle compagne bien aimée).

Personne, à ma connaissance, hormis peut-être Henry David Thoreau et Knut Hamsun, n'a mieux parlé de la nature, mieux pénétré les essences, mieux observé les infimes détails et exalté l'âme divinement païenne. Il n'est de jour, lors de mes grandes marches, où ne me reviennent, à l'occasion d'un spectacle qui m'est offert au détour d'un sentier, l'un de ces passages quasi-magiques.



village de Monceaux le Comte dans la région du Morvan
courtesy Denis Grozdanovitch

Si, par exemple, je suis un sentier cahoteux se faufilant le long d'un vieux mur à moitié écroulé, parmi les arbres nouveaux et les rochers usés par les pluies automnales—tous recouverts de cette mousse dont il est dit qu'elle est “plus douce que le sommeil”—j'entends soudain la voix de JCP:

Il est une réticence religieuse dans la nature de la mousse. Point elle ne se dresse en voûtes superbes, et point elle ne proclame sa beauté. Son infinie variété de formes ne s'appréhende que dans une concentration minutieuse. De son étrange vert velouté, un vert qui paraît sourdre, comme une sombre écume, des pores de la chair vive de la terre-mère, cette excroissance primordiale recouvre, texture ombreuse, chaque roche et chaque pierre et chaque chose maçonnée, chaque racine d'arbre et chaque toit de masure et chaque poutre ancienne, où la pluie bat et où la rosée tombe. La douceur magique de sa présence est recueillie aux marges des rêves, ceux de tout être humain dont la vie puise aux arrières-plans de ce pays-ci. Les souvenirs de la jeunesse sont nourris d'elle, et les souvenirs des personnes âgées qui ont si bien connu leurs villages la portent comme un pauvre et sombre vêtement, pour se protéger contre le froid des tombes. Et quand les pensées de ceux et celles qui sont cloués au lit se tournent, en aspiration pitoyable, vers la vie d'au-delà des murs, c'est à la mousse profonde et lourde des pluies, mêlée de champignons perdus, de feuilles d'automne et de graines transportées dans la dérive des fils de la vierge, qu'ils soupirent et songent avec le plus d'avidité!⁵

⁵ *Les Enchantements de Glastonbury*, tr. Jean Queval, Gallimard, 1975, vol. II, p. 252.

IV

Il suffit de relire les passages les plus déterminants de son étonnante *Autobiographie*, pour savoir à quel point la philosophie de JCP est profonde et hautement originale. Si je devais tenter de la résumer—ce qui est plus qu’audacieux dans la mesure où celle-ci se présente sous divers aspects qui peuvent parfois sembler contradictoires, mais là encore nous sommes au cœur de sa pensée puisqu’il nous indique que c’est lorsque nous sentons poindre un paradoxe que nous pouvons être sûrs que nous approchons du réel—oui, si je devais essayer de la synthétiser, je dirais que Powys est à la fois un matérialiste mystique et un sceptique antidogmatique viscéral, à la manière de Montaigne et de Rabelais, dont il a parlé si magnifiquement dans ses études littéraires.

Cependant, ce n’est point de *Autobiographie* que je tirerai mes exemples significatifs, mais de l’un de ses romans les plus “métaphysiques”—s’il est toutefois permis de parler ainsi —intitulé *Camp Retranché*. A un certain moment, une sorte de mage-philosophe au mysticisme “transcendantal” prononce un discours inspiré et éloquent, mais plein d’abstractions légèrement fumeuses, au personnage principal qui, notons-le, car ce n’est pas anodin au regard du scepticisme foncier de Powys, se nomme Dud *Personne*.



Maiden Castle, photo aérienne c 1930
from www.supercrits.com

Le discoureur, assis dans l’herbe avec Dud dans un fossé de l’enceinte vers le sommet d’une forteresse préhistorique, lancé à fond, développe une longue tirade où il résume plus ou moins la doctrine du célèbre évêque-philosophe Berkeley quant aux fluctuations immatérielles de toute perception humaine. L’habileté romanesque de Powys (à l’instar de celle de tout grand auteur) est de nous présenter avec d’autant plus de bonheur la thèse du discoureur qu’il est tenté en réalité d’y souscrire partiellement lui-même; cela, avant de ressaisir son scepticisme inné et de déchaîner contre elle une ironie à la fois comique et dévastatrice:

“Il n’y a pas un Dieu, petit, mets-toi bien ça dans le cœur. Les choses sont ce qu’elles sont parce que nous sommes nombreux, mes pareils et moi; et aussi vite que les uns créent, les autres détruisent et c’est bien ainsi, comme le Fils du Chaos le crie dans *Faust* ! Certains masques de la

vie doivent être détruits pour faire place aux autres; pour faire parfois place à des masques qui sont restés cachés sous eux pendant dix mille ans. Oui, mon cher petit, pendant que je te parle, je sens le pouvoir affluer en moi. Tu peux toujours te cramponner à l'herbe! Ce talus, et cet autre devant nous qui nous paraît si solide, tu veux que je te dise ce qu'ils sont? Ils ne sont que brumes, mirages et vapeurs! Tu ne le sens pas pendant que je te parle? Tu ne sens pas que ce vaste camp retranché est prêt tout entier à frissonner, trembler, fondre, se dissoudre? Tu ne sens pas que nous sommes, toi et moi, derrière lui, que nous le faisons tel qu'il est par le pouvoir de notre esprit? Tu ne le sens pas qui flotte avec toute son herbe brillante sur les ténébreuses eaux sous-marines de notre terrible..."

Il fut interrompu par l'apparition inattendue de trois jeunes gens et d'un petit chien qui avançaient, là-haut, sur la crête du rempart qui leur faisait face.

(...) Ce n'était pas un fox-terrier, c'était un irish terrier et c'était un mâle, et cela amusa Dud de voir avec quel dédain et quel agacement se conduisit son compagnon lorsque cette bête vint le renifler et s'ébattre autour de lui. "Il se comporte comme ce brave Claudius⁶ avec les canards," pensa-t-il. "Ces gens à idée fixe ne peuvent pas supporter que la réalité vienne aboyer ou lancer des coin-coin autour d'eux."⁷

Ici, on le sent, une merveilleuse ambigüité est à l'œuvre, qui illustre en même temps l'humour et l'auto-ironie de JCP, car il n'en faut pas douter, c'est aussi de lui-même—assez amateur de théories, après tout—que notre auteur se moque, ou plus exactement qu'il contrebalance le délicieux pouvoir du rêve et de l'utopie par l'exercice contrapuntique d'un réalisme drastique. Les lecteurs habituels de Powys le savent: ses personnages, et principalement ses différents alter ego dans les romans, ne cessent d'osciller entre plusieurs amours, entre plusieurs déterminations spirituelles et—ainsi que le déclare le personnage féminin de Christie dans *Wolf Solent*—visitent diverses conceptions philosophiques comme ils le feraient de pays exotiques divers où il fait bon séjourner un moment, avant de repartir vers d'autres contrées et sans jamais penser s'y établir durablement. Et comme répond Wolf à Christie: "Pour vous comme pour moi la philosophie...[c'est] l'essence de la vie... la vie encadrée."

A cette irrésolution et cet éclectisme philosophique correspondent non seulement la conception cosmique de Powys, qui oppose à notre habituelle vision astronomique de l'univers celle d'un fourmillant et mystérieux "multivers", mais aussi sa perpétuelle oscillation entre la vie sensuelle immédiate, bien terrestre, et la vie spirituelle quelque peu éthérée et ultérieure. Y correspondent encore, sur le plan érotique, le permanent tiraillement de Wolf entre Gerda et Christie, et sur le plan spirituel, le merveilleux passage dans *Camp Retranché* où Teucer Wye, professeur de grec, confronté aux vestiges d'un culte archaïque, énonce sa foi en la théorie de la réminiscence, et où Powys semble se moquer de nouveau de sa propre attirance—esthétique et poétique—pour l'idéalisme platonicien.

⁶ Plus tôt dans le roman, Claudius est décrit comme un communiste fervent qui ne cesse de prêcher la bonne parole marxiste et qui, durant l'une de ses diatribes, est rendu furieux par l'interruption intempestive d'une bande de canards enthousiastes.

⁷ *Camp Retranché*, 'Les Cahiers Rouges', Grasset, 1967, tr. M. Canavaggia, p. 248. J'en profite pour signaler l'excellence insigne de cette traduction.

“Ils n’avaient rien de si merveilleux en leur temps ces objets de culte! Ce n’étaient que reflets dans l’eau, formes entrevues dans les nuages, et maintenant qu’ils sont des curiosités historiques, des bouts de preuve discutables à l’appui de théories douteuses, ils n’exercent aucun pouvoir sur nos âmes. Non, non, jeunes gens—je veux dire jeunes femmes—aucun pouvoir. L’âme se nourrit de l’invisible—elle n’a que faire du visible. L’âme est un voyageur qui voyage à travers la nature à seule fin d’apprendre à la connaître et à la rejeter! Bien entendu, la matière fournit des symboles de l’âme et du voyage qu’accomplit l’âme d’un plan de beauté spirituelle à un autre, mais il n’y a rien de divin dans la matière—excepté le *Divin* ! Les symboles que projette la matière sont pareils aux bulles projetées à la surface d’un cours d’eau par le passage d’un poisson miroitant. C’est le passage de l’âme à travers la matière inerte qui seul produit des symboles. Non, non, cette image taillée dans la pierre n’a, en vérité, pour nous aucune réelle importance, aucune importance pour nos âmes, vous comprenez, parce que nos âmes sont lointaines, sont hors d’atteinte comme... comme un banc de... de...”

“De grandes baleines blanches, papa ?” dit Thuella.

“Eh bien mais... pourquoi pas ? Ce n’est pas une mauvaise image que tu as trouvée là, Thuella. N’est-ce pas que Thuella n’a pas trouvé un mauvais terme de comparaison, Personne ? Vous avez entendu ce qu’a dit ma fille, Miss Ravelston ? Des bancs de baleines blanches qui voyagent et voyagent sur des mers et des mers et au-delà de toutes les mers jusqu’à ce qu’elles atteignent... pff!... pff!... Mais... où sommes-nous ? Je ne regardais pas où nous allions! Ce n’est pas le chemin...”⁸

Remarquons ici encore la salubre ambivalence de Powys. En effet, l’ironie presque comique de la chute de ce passage, ne doit en rien occulter le fait que la comparaison de nos âmes croisant au large à des bancs de baleines blanches voyageant au sein de l’immensité océanique est une invention poétique de grande ampleur qui nous enchante littéralement. Ne pouvons-nous repérer ici que ce type d’ambigüité relève de ces dissoï-logoï, ces “double discours” chers aux philosophes grecs dont Powys était imprégné, lesquels, dans leur opposition, se combattent sans se détruire, chacun des deux adversaires pouvant, au gré du sophiste et par la puissance de son verbe, l’emporter sur l’autre tour à tour ? Et ne pouvons-nous deviner à quel point Powys, en dépit de l’ironie issue de sa vision matériellement concrète et inductive du monde, demeure nostalgique des grandes envolées de la pensée mystique platonicienne? Il me paraît d’ailleurs difficile de trouver un grand auteur moderne qui ne se place pas, peu ou prou, dans cette ambigüité-là.

Puisqu’il s’agit de la pensée philosophique powysienne, je trouve tout à fait pertinent de la rapprocher—comme le fait Goulven Le Brech dans son essai éponyme⁹—de celle de son grand contemporain spéculatif: Edmund Husserl. Tous deux, en effet, adoptent une démarche résolument inductive, c’est-à-dire opposée à la démarche scientifique, essentiellement déductive. Il n’est donc pas inutile de rappeler la façon dont Husserl présente sa méthode comme étant absolument subjective, ou pour être plus exact comme une recherche des possibilités que la conscience individuelle a de percevoir ce qui est à sa portée

⁸ *Camp Retranché*, p.365.

⁹ P. Hamelin et G. Le Brech, *John Cowper Powys, une philosophie de la vie*, éd. Perséides, 2012, p.40.

sans interférence extérieure. Il m'a toujours semblé, à moi aussi, que ce programme correspondait d'assez près à la démarche de John Cowper, bien qu'en l'occurrence traitée par lui d'une manière nettement moins abstraite et beaucoup plus poétique.

Ce pourquoi Le Brech a raison, en définitive, de citer cette remarque de la phénoménologue Delphine Bouit:

Comme Husserl, Powys s'insurge contre la réalité dite scientifique du monde.... Pour Powys, et ses propos ne sont pas moins tranchés, la philosophie à prétention scientifique commet l'erreur lassante de supposer l'existence d'un 'monde réel' universellement perceptible.¹⁰

Parmi les écrivains célèbres de son époque, John Cowper eut quelques amis—la plupart américains, eu égard, sans doute, à son long séjour de barde des lettres outre-Atlantique—mais aucun ne lui fut plus fidèle et attentif qu'Henry Miller, avec qui il correspondit longuement et qui le visita deux fois chez lui au Pays de Galles. Dans la dernière lettre datée du jeudi 6 août 1959—qui prend donc l'allure d'une sorte de testament spirituel—JCP lui exprime sa profonde détestation pour le Dieu unique de son enfance:

Ô mon cher Henry, mais comme je m'associe pleinement aux prières que tu adresses aux Dieux romains! C'est là que toi et moi nous nous rejoignons et sommes totalement accordés—notre propension à prier vraiment et sincèrement—tout comme lorsque nous étions mômes, on nous apprenait à prier "Dieu"—ce monstre horrible d'infamale cruauté—bien pire que Le Diable!¹¹

En dernier lieu, et pour relier sa manière drastique de contrebalancer les conceptualisations abstraites par l'évocation sensuelle de notre rapport immédiat aux éléments les plus simples, je citerai encore un passage d'une lettre à Miller où il exprime avec transport ce que j'appellerais son panthéisme mystique:

... comme j'aime à le penser, la sagesse consiste à tirer des fétiches & des manies & des jouissances célestes des sensations animales primitives que nous donnent les aliments les boissons l'air la terre le feu et la marche—pom! pom! pom! pied gauche, pied droit, pied droit, pied gauche sur la terre! Je pense qu'effleurer du pied la matière dont la terre est faite est une sensation qui procure bien d'autres palpitations sensuelles qu'aucun plaisir sexuel! Mais bien sûr un cérébriste [*sic*] de mon genre bizarre *devait* tout naturellement avoir la révélation de sensations terrestres aériennes ignées aquatiques qui pour lui—c'est-à-dire pour ton vieux John—remplacent les fusions mystiques avec l'*Un*! J'appartiens à une sorte très inoffensive et très chaste de polythéiste païen et *hais* le Grand Un de l'Univers Un. Je n'ai aucune logique rationnelle à offrir aux esprits religieux des Mystiques Catholiques. Je n'ai que la foi pour répondre à leur foi et, en ce sens, je suis un pragmatique dogmatique, vivant littéralement au jour le jour! avec la foi que les éléments sont tout ce dont j'ai besoin! la pluralité des éléments!¹²

V

Pour le *scholar* à la française que je suis, enfoui moi aussi, depuis mon plus jeune âge et dès que j'en ai le loisir, dans les livres les plus divers, il est évident

¹⁰ Delphine Bouit 'Des sens aux sens: un secret redoublé' in *Sigila* n°18 'Secrets des sens - Segredos dos sentidos' sept 2006.

¹¹ *Correspondance Privée Henry Miller-John Cowper Powys*, tr. et notes N. Haddad, Critérian, 1994.

¹² *Correspondance Privée*, 10 février 1951, p. 93.

que l'érudition prodigieusement inspirée de Powys a représenté une sorte de fil rouge de la lecture telle que je la concevais et je ne saurais dire le nombre d'auteurs qu'à son instigation j'ai commencé à fréquenter jusqu'à ce qu'ils deviennent des piliers de mon imaginaire! Cependant, le plus extraordinaire avec lui est cette méthode d'analyse littéraire qu'il nomme lui-même *l'Analyse Dithyrambique*.

L'emploi de cette méthode fait qu'en prenant connaissance de l'étude que Powys a consacrée à un auteur, on est persuadé que celui-ci représente pour lui sous certains aspects non seulement le summum de ce qui peut être fait, mais qu'il est en cela son écrivain de prédilection, sans que pour autant soit masqué ce qu'il apprécie moins. Et bien sûr, à passer à l'étude suivante dans le recueil, on découvre que le même enthousiasme et la même ferveur enflammée—ô combien communicative!—sont à l'œuvre.

De même, j'ai un souvenir précis d'avoir lu coup sur coup, en vue d'un article sur le sujet, l'essai que Stefan Zweig consacre à Charles Dickens puis celui de Powys. Or, si celui de Zweig m'est apparu fort intéressant et d'une grande justesse, celui de Powys m'a littéralement ensorcelé, un peu comme si, par une mystérieuse opération de transmigration des âmes, j'avais intégré la mentalité de Dickens et que de surcroît, par capillarité magique, je m'étais transporté dans le passé à l'époque où l'œuvre se situe. Il ne s'agissait plus d'analyse littéraire mais de nécromancie divinatoire ou de voyance. Il en fut toujours ainsi pour moi à la lecture des études littéraires de Powys. Pour tout dire, son art d'évocation des auteurs dont il traite participe de l'envoûtement. Il semblerait, selon un certain nombre de témoins (dont Miller) de ses conférences américaines qu'il possédait ce même pouvoir par la parole et fascinait littéralement son auditoire.

De fait, je ne pense pas avoir jamais lu d'études littéraires¹³ aussi pertinentes et enthousiasmantes que celles qu'il a consacrées à Proust, Remy de Gourmont, Montaigne, Rabelais, Maupassant, Anatole France, Henry James ou Walt Whitman—pour ne prendre que ceux-là... Son don d'enthousiasme dithyrambique va si loin qu'il a même été capable de me faire renouveler—pour la troisième fois!—ma tentative, précédemment toujours avortée, de lire l'*Ulysse* de Joyce, sans plus de succès toutefois...

Il y a donc chez ce fils de pasteur le don proprement magique de pénétrer dans le secret des âmes et il a su le mettre à profit, non seulement pour créer d'inoubliables personnages de roman—dont les soliloques mentaux sont, à mes yeux, parmi les plus réalistes et inspirés de la littérature moderne—mais il a aussi utilisé cette faculté divinatoire et empathique pour nous introduire au sein des œuvres littéraires de tout temps, prenant intimement possession de l'esprit de chaque auteur, à la façon d'un shaman. Chacune de ses analyses dithyrambiques est donc une sorte de voyage initiatique jusqu'au cœur le plus intime des œuvres. Il le dit lui-même dans son *Autobiographie*: "la fluidité protéenne de ma nature est telle que je pouvais me livrer à l'auteur que j'analysais au point de *me changer en lui*."¹⁴

J'ai noté dans mes carnets un passage dans *Confessions de deux frères* faisant référence à cette pratique de l'analyse critique qu'il a poursuivie sa vie durant et John Cowper nous livre là une précieuse profession de foi. Faisant

¹³ Cf. par exemple *Les Plaisirs de la Littérature*, tr. G. Joulié, Editions L'Age d'Homme, 1995 et *Jugements Réservés*, (*Suspended Judgments*), tr. J. Peltier, Editions Penn Maen, 2016.

¹⁴ *Autobiographie*, p.473.

allusion au “personnage” qu’il représente à ses propres yeux, il nous confie qu’il est:

... un personnage se débattant sous le fardeau de ses misérables contradictions, mais ne cherchant pas d’issue à son dilemme, sauf dans le pouvoir narcotique de l’analyse critique, et le pouvoir oblitérant de la mort.

Car nous devons, tôt ou tard, sortir du cauchemar des cataclysmes historiques qui nous entourent actuellement pour recommencer à cultiver nos propres jardins secrets; et mon “jardin d’oubli”, jusqu’à ce que je meure, ne peut être rien d’autre—de cela, au moins, je suis certain—que le souvenir des grands hommes et l’interprétation de leurs œuvres.”¹⁵

VI

S’il est une notion phare à retenir de la philosophie powysienne et qui revient comme un leitmotiv à travers tous les ouvrages de Powys, c’est bien celle d’Illusion Vitale. Ce concept, que JCP tire en grande partie de sa lecture attentive de Nietzsche et qu’il définit dans *Une Philosophie de la Solitude*, montre que le secret du bonheur réside dans la manière obscure, dramatique de se considérer qui donne à chacun le sentiment intime d’être un individu remarquable, unique, hors du commun, passionnant. Chacun de nous possède une illusion vitale; et c’est quelque chose de beaucoup plus profond que la simple vanité, la simple suffisance. C’est ce qui constitue le ressort authentique de notre désir d’exister; ce désir *essentiel* étant bien souvent occulté par les chatoyants et multiples désirs de surface brandis par les diverses propagandes auxquelles nous nous soumettons inconsciemment—lesquels nous rendent malheureux à notre insu.

Pour John Cowper, le bonheur authentique réside aussi dans une disposition d’esprit qui consiste à savoir apprécier les moments d’illumination apparemment anodins mais “enivrants et magiques” (lesquels surgissent du passé et parfois même de l’avenir—ainsi l’apparition du cavalier du futur dans *Givre et Sang*!) que la vie de tous les jours nous propose à foison mais que nous négligeons trop souvent, accaparés comme nous le sommes par la vie en société, dont les distractions nous empêchent de suivre ce que John Cowper préconise. La philosophie de Powys consiste en effet à cultiver cette sorte de secret matérialisme mystique permettant à chacun de découvrir par lui-même la petite vérité circonstanciée, le mouvement intérieur infime qui le remplira d’aise.

Sa philosophie est aussi inspirée par l’un de ses principaux maîtres, qui n’est autre que Rabelais. Dans sa préface ‘Books and Reading’ (‘Livres et Lecture’) à *One Hundred Best Books*¹⁶, il fait allusion au sage de Chinon:

Avec l’aide de l’Imagination nous pouvons faire quelque chose de valable de notre vie, quelque chose du drame de ce chaos confus.... De temps en temps, comme nous faisons une pause dans notre lecture, survient un souffle, un chuchotement, une rumeur de quelque chose d’autre; de quelque chose au-delà de cet ‘éternel présent’ qui est la préoccupation la plus sage de notre passion, mais ne seraient pas sages ceux qui chercheraient à contenir ce fugace pressentiment entre les murs de la raison ou d’un système. Il survient, il disparaît; il est, il n’est pas. ‘Cent Meilleurs Livres’ ne l’a pas amené; ‘Cent Meilleurs Livres’ ne peut pas le remporter. De façon étrange et merveilleuse il se mêle aux vagues

¹⁵ *Confessions de deux frères*, Granit, tr. C. Poussier, 1992, p.35-6.

¹⁶ *One Hundred Best Books* (Les Cent Meilleurs Livres) non tr., American Library Service, New York, 1922, p.17.

souvenirs de ce que nous avons lu, nous ne savons ni où ni quand, et pas toujours seul. De façon étrange et merveilleuse il se mêle à ces autres moments où les meilleurs livres au monde semblent hors de propos, et toute la 'culture' une impertinente intrusion; mais quelle que soit sa manière de venir et de repartir, il est ce qui rend ridicule notre sérieux et pédante notre philosophie. Il est ce qui donne aux 'amusements' de l'imagination cette note de feu brûlant; ce souffle d'air du large; ce goût de sel plus mordant, qui, survenant quand nous l'attendons le moins et—dieu sait—le méritons le moins, rend toute opinion définitive sur l'étoffe du monde futile et fausse; et toute condamnation de l'opinion d'autrui sottise et vide de sens. Il détruit nos certitudes et allège nos malheurs, et de quelque façon indicible, comme une primevère qui pousse au bord d'un tombeau, il jette à la face de la lourde nuit un signal fugace, "Bon espoir y gist au fond!"

Etrangement, il me semble que c'est en commentant ses auteurs français de prédilection—à l'exception notable d'Henry James—que Powys a le mieux développé sa conception générale de l'existence. Je présume qu'il avait en lui une profonde fibre latine qui compensait mystérieusement les influences anglo-saxonnes. Ce trait est d'ailleurs sensible dans le choix de son vocabulaire, puisqu'on sait qu'en langue anglaise le choix est toujours laissé entre le mot à racine saxonne et le mot d'origine gréco-latine: Powys emploiera toujours plus volontiers le second.

De fait, je n'ai pas souvenir d'avoir jamais lu de commentaires plus avisés et pertinents que ceux qu'il a pu consacrer à Rabelais et Montaigne tout d'abord, et ensuite à ses contemporains continentaux tels que Verlaine, Remy de Gourmont, Maupassant, et surtout, pour finir, Anatole France, à propos duquel dans *Suspended Judgments* il livre, ce me semble, la fine fleur de sa philosophie hédoniste et sensualiste—et il est un passage que je sais par cœur depuis de nombreuses années et ne cesse de le réciter comme un mantra aussitôt que la vie m'entraîne un peu trop résolument du côté des vanités douloureuses:

Le sourire glacial du gouffre béant de l'éternelle futilité transparaît à travers toutes ses pages. Tout est amusement, rien n'est important. Mangeons et buvons; soyons courtois et tolérants; promenons-nous du côté ensoleillé de la route; respirons le parfum des roses sur les sépulcres des dieux morts; cueillons les violettes sur les tombes de nos amours défuntes. Tout se vaut—rien n'a d'importance. Les plus sages sont ceux qui jouent avec les illusions sans en rester déçus et qui se laissent gagner par la pitié sans en être blessés. Les plus sages sont ceux qui opposent l'ironie de l'Humanité à la sauvagerie de la nature. Les plus sages sont ceux qui lisent de vieux livres, boivent de vieux vins, conversent avec de vieux amis, et laissent aller le reste.¹⁷

VII

L'œuvre de JCP est si riche, si variée et, encore une fois, si protéiforme que les lecteurs attentifs ou, comme j'en connais un certain nombre, résolument tombés en dévotion devant la magie émanant du moindre de ses livres, peuvent y trouver matière à diverger. Tout lecteur peut s'y perdre aisément et, à vrai dire, délicieusement... Ce qui signifie que ces quelques remarques, rassemblées à la hâte, ne témoignent que d'une petite partie de ce que représente pour moi la constellation powysienne et j'espère qu'elles auront le pouvoir d'orienter

¹⁷ 'Anatole France' in *Religion d'un sceptique*, tr. J. Coppel, Corti, 2004, p.111.

quelques-uns de mes confrères en powysie sur des sentiers jusqu'ici inaperçus par eux.

Il va sans dire qu'au long des années, j'ai collectionné une kyrielle de perles powysiennes, toutes aussi significatives les unes que les autres, et j'ai conscience qu'à vouloir les commenter sérieusement, c'est un énorme volume (égal à celui que JCP a consacré à Rabelais) auquel je devrais m'employer—ce que j'espère pouvoir faire un jour d'ailleurs, si les Parques sourcilleuses y consentent...—mais pour terminer cette trop courte flânerie parmi mes notes powysiennes, j'aimerais mettre en exergue deux textes qui me paraissent décisifs de son attitude philosophique. Le premier est un des très nombreux poèmes en prose inclus dans le texte des romans et qui démontrent à quel point Powys est le plus merveilleux et méticuleux chantre de la nature qu'ait enfanté la littérature occidentale:

Comme ils traversaient la prairie, les deux hommes étaient suivis par les notes hardies, aiguës du chant d'un oiseau perché dans les jardins du château de Frome—d'une grive très certainement. Mais Dud, en écoutant chanter cet artiste intrépide, pensait que la chélidoine qu'il venait de voir dans le fossé percevait un secret qui la rapprochait de ce jour nébuleux de la Chandeleur et qu'ignorait le chant plein d'entrain de la grive où éclataient des accents de bravade—de bravade astucieuse même—où chaque note faisait si délibérément l'éloge de la vie, exprimait un stoïcisme si conscient, que Dud le trouvait en désaccord avec un jour qui hésitait entre l'hiver et le printemps comme une âme entre deux mondes.

Le frileux bouton de fleur vert-jaune qui, à travers l'obscurité, poussait vers l'éclosion une pointe si frémissante et si pâle, avait bien plus d'affinité avec le mystère de ce jour que le défi musical lancé à voix claire. L'oiseau bravait un hiver qui ne s'en était pas allé encore, il triomphait en un printemps qui n'était pas encore venu; mais pour les sens exigeants de Personne, quelque chose manquait à ces sons courageux filés à plein gosier. Pour lui, ce jour recélait un élément qui, de façon poignante, le vouait à l'échec, aux épanouissements manqués, aux petites mesures, aux lisières étroites, aux signes effacés aussitôt qu'entrevis, aux inassouvissements et aux frustrations. Rien, sauf le bouton pointu, d'un jaune maladif, de la chélidoine n'aurait pu rendre sa frêle image tandis qu'il se reflétait, ce jour seulement à moitié né, dans l'air et dans la brume. Quelque chose dans la précocité aux pâles couleurs du bouton de chélidoine évoquait des limbes peuplés par tous les végétaux dont la naissance en ces lieux avait été enrayée et qui renouvelaient leur appel à la vie par de tendres supplications exemptes de reproches.¹⁸

Ah oui! Ne suffirait-il pas de ces “tendres supplications *exemptes de reproches*” pour pouvoir démontrer le génie poétique de Powys et pour être profondément ému par l'extrême sensibilité que suppose une telle attention minutieuse à ce qu'un autre poète, Yannis Ritsos, a désigné comme “la continuité merveilleuse des mouvements infimes”?

Le second texte nous ramène à la citation de Powys que j'ai mise en exergue de mes remarques et fait allusion à ce pouvoir qu'il possédait de se fondre dans le passé et l'avenir et, comme il le dit, de savoir “se perdre dans la continuité des générations”:

¹⁸ *Camp retranché*, pp.136-7.

Il vit les enfants comme un fait de récurrence d'une grappe humaine, d'êtres vivaces en corps et en esprit, avec des fleurs de coucou et du persil et des feuilles d'oseille épinard, et de la vase alentour. Le tableau peut-être d'un artiste illustre. Les enfants de la mauvaise conduite, leur fraîcheur, leur charme, et le printemps avancé des autres feuilles, des autres fleurs, et une alouette solitaire dans le bleu lointain frémissante, immobile. Le tableau fit que soudain il franchit le seuil troublé de sa vie qui continuait, et qu'il vit autrement toute l'agitation frénétique de nos vies. Il se remit en chemin, leur criant: "Au revoir et bonne chance!"¹⁹

Je dois avouer que lorsque j'ai lu ce passage, j'ai été saisi de ce que je me plais à nommer un "frisson de fraternité intemporelle". Comment ne pas comprendre en effet, que cet "Au revoir et bonne chance!" nous est aussi adressé à nous autres, ses lecteurs, les incorrigibles "enfants de la mauvaise conduite", adeptes de l'école buissonnière qui, lorsque nous nous plongeons dans la lecture de Powys, négligeons la plupart du temps de 'faire correctement nos devoirs'... et cela, tandis qu'une alouette immobile au-dessus de nos têtes grisolle dans le gouffre du ciel bleu, et que soudain nous sommes nous-mêmes traversés par un instant de *fugitive éternité*?

Denis Grozdanovitch

Denis Grozdanovitch est un écrivain français. Il a commencé à lire John Cowper Powys dans les années soixante et le considère depuis lors, non seulement comme un très grand écrivain, mais comme un philosophe et un critique littéraire hors pair. Ses livres tentent de se placer, à leur manière spécifique, dans le sillage du maître. Son dernier livre (paru en janvier 2017 aux éditions Bernard Grasset) s'intitule le *Génie de la Bêtise*. Il partage sa vie entre Paris, où il est né, et les bords de l'Yonne où il continue de lire Powys dans son hamac, tandis que la rivière coule à ses pieds, imperturbablement...



courtesy Denis Grozdanovitch

¹⁹ *Les Enchantements de Glastonbury*, vol.II, p. 90.